

TESSA SERMET

*Autoportraits à la manière de Des Forêts et de Leiris*

Pastiche d'Ostinato de Louis-René des Forêts

I

Le corps sans vie d'une poupée de chiffon farouchement serré entre les bras potelés.

Sentiments confus, mélangés, inconnus car éprouvés pour la toute première fois par un être fragile que cette sensibilité à fleur de peau tuera peu à peu. Déjà l'horrible torture commence lorsqu'elle prend soudain conscience de l'insoutenable solitude qui sera sienne. Rien que le vide qui l'entoure, s'empare d'elle, et la boule dans la gorge qui revient, qui l'étouffe et la déchire sans toutefois lui accorder la grâce du néant. Larmes tremblantes d'une enfant éprouvant malgré elle la sensation amenée à son paroxysme de l'abandon maternel. Passants dans la ruelle inquiets à la vue du spectacle qu'est ce visage enfantin rougi par les larmes, mais soudain illuminé d'une joie absolument pure et innocente. Un soulagement délivré aux voyeurs imbéciles et ignorants dans toute sa beauté tant il est total. Et la petite qui comprend avec la douloureuse acuité de l'enfance qu'elle est encore seule.

Curiosité passagère envers la poupée vivante et gigotante qui la délivre d'une attention pourtant avidement recherchée en la confinant dans la solitude nouvelle du statut d'aînée.

Les gouttes de soleil glissant entre les feuilles, la brise d'une après-midi dorée, les nuages escarpés dans le ciel qui lutte acharné contre l'obscurité.

Les mèches brunes recouvrant le visage rougi par le rire.

Les petites roues faisant crisser les gravats.

Et les deux mains ridées qu'elle sent dans son dos la soutenant d'un amour inconditionnel.

Un serrement de tendresse pour cette dévotion sans borne qu'elle ne comprendra que bien plus tard.

Larmes capricieuses qui se déversent sans fin clamant fermement un refus insolent, les poings rouges petits mais déjà décidés qui frappent le sol dallé dans un sursaut de fureur face à l'incompréhension maternelle.

L'oubli mélancolique déchirant une mémoire qui s'efface, qui se questionne, qui se réinvente, au fur et à mesure que les mots se déversent comme malgré eux. Le doute tenaillant qui s'interroge sur la véracité des souvenirs.

II

Dans la ruée belliqueuse des cris aigus qui semblent arrêter le temps, les enfants déplaçant de leurs pas légers le gravier gris de la cour haïe, unité chaotique sans finalité autre que de cruels amusements enfantins : et deux jambes solitaires se balançant arhythmiques sur le muret de pierres saillantes dans l'attente de la sonnerie salvatrice.

Heures sans fin que celles où les corps se contorsionnent en de pénibles exercices, sous le regard dédaigneux du maître incapable de prêter attention à celui qui, trop pressé de grandir, reste immobilisé par la crainte de la blessure sans toutefois parvenir à assumer les rires moqueurs résonnant dans la salle verdâtre.

Agonie silencieuse et insoutenable que celle qui la déchire alors qu'elle reste seule sur le banc verni attendant le cœur palpitant une invitation qui la fait trembler autant que l'oubli.

Les murs caverneux qui se referment sur la troupe joyeuse et insouciant dans l'excitation collective alors que la lumière disparaît au loin, sans que personne aperçoive les joues blanchissantes et la poitrine haletante, au fur et à mesure que l'air se raréfie.

La peur que le tourbillon de l'écriture n'emporte loin de toute objectivité les souvenirs fragmentés dont l'éloignement ne fait pourtant que raviver l'importance.

### III

La nuit tombante incapable de freiner dans leur courses les bicyclettes vrombissantes malgré les appels insistants tombant des balcons, sentences implacables ne troublant en rien les rires effrénés.

La portière claquant sur le silence métallique de la nuit, pendant que l'esprit s'enfonce les yeux lourds d'une fatigue toute enfantine dans des rêveries féeriques jusqu'à ce que la main chaleureuse vienne la délivrer de l'emprise du tyran sommeil. Les cailloux qui grincent sous l'ombre claire de la lune lorsque les pieds descendent lentement. Regard happé par l'aimant des étoiles lors de la soudaine contemplation du reflet de son insignifiance sur le miroir du néant. Basculement dans un frisson de connaissance absolue qui s'évapore dans une intense fugacité pour ne laisser que la certitude du vide et le vertige de l'inconnu. Le vent bienveillant qui se faufile et qui défait les nattes de fillette trop sage, les pierres tournant autour de l'enfant qui regardait les étoiles. Alors que la main potelée lâche sur le sol la poupée de chiffon les deux bras chaleureux et innocents la ramènent au pays pas encore tout à fait perdu de l'enfance.

La cire brûlante sur les mains jointes qui coule en même temps que les voix aiguës et fausses percent l'air religieux et embaumé d'un élan de bonne volonté. Tourbillons encensés qui montent à la tête alors que la foule fixe les deux mains moites qui balancent tremblantes l'objet de fer précieux dont le cliquetis se mêle aux chants glorifiant une statue de bois et une absence flagrante.

La chaleur insoutenable sous la robe blanche serrée d'un étau de coton qui progresse lentement dans la foule, recevant parfois quelques gouttes de fraîcheur échappées des rameaux sacrés.

Toujours cette boule dans la gorge qui présentant les souffrances futures la happe en-dehors du sommeil dans un sursaut d'angoisse encore inutile. Les appels qui restent sourds dans une nuit qui étouffe les pleurs hoquetant. Trop grande pour recevoir le réconfort attendu, espérant la venue des bras dont l'odeur chasse les craintes, elle attend vainement le son des pas lourds sur le parquet craquant.

Tout entière accaparée par les yeux ridés et chéris qu'elle voit pleurer devant elle pour la première fois, sans entendre la voix grave de l'homme de noir vêtu, sans prendre véritablement conscience de l'absence si ce n'est au travers de la peine qu'elle perçoit à côté d'elle.

Les étaux de fer qui se referment froidement sur la chair fragile. Plus de raison, plus d'esprit, seule l'horreur asphyxiante qui déchire l'enfance et tue l'innocence à jamais. Les traits blancs se durcissant sous l'effort et l'injustice l'obligeant à respirer, malgré la douleur, malgré les taches bleues sur les côtes, malgré elle. Solitude due à la souffrance qui la suit chaque instant de sa jeune vie. Et les cris étouffés par les plaques de plastique qui arrachent la peau et le cœur ainsi que par la boule des peurs enfantines revenue pour la hanter. Souffrance due à la solitude qu'est devenue chaque instant de sa jeune vie. Et les larmes acides qui s'écoulent sur ce visage désespéré et qui déforment l'âme à l'image du corps meurtri. Union dans le cauchemar brumeux d'une existence entravée par un corset d'horreur.

L'enfance définitivement étouffée par la première expérience de la douleur. Entrée cruelle dans un nouveau monde qui lui semble sans pitié et mais dont le souvenir s'égrènera au fil des années.

Le besoin lancinant et presque douloureux de l'écriture oppressant la poitrine et la gorge dans le processus pénible de la remémoration. Les mots enfermés par l'angoisse sans jamais pouvoir s'écouler sur le papier si ce n'est lorsqu'ils ont été vécus dans la souffrance d'un passé qui s'égaré. Le besoin de compréhension et la certitude de son impossibilité confrontés à la nécessité même de l'écriture, à la fois entrave et inspiration dans le doute permanent au sujet de la véracité de son propre vécu, qui est celui de ceux qui s'attachent à transcrire le passé.

### **Description d'objets liés à l'enfance, à la manière de Michel Leiris.**

Il paraît que je fus une enfant tranquille et joyeuse, mais j'avoue n'y croire que moyennement et, sans les affirmations de ma grand-mère paternelle, qui s'occupa beaucoup de moi dans ma petite enfance, et même après, et dont je ne saurais remettre la parole en question, je n'y croirais effectivement pas. Le sang du sud qui coule en moi, et qui me vient de ma mère brésilienne, fut probablement à l'origine de l'affection profonde que je portai, dès ma plus petite enfance, à tout ce qui relevait du dramatisme et du mysticisme. Il me semble en effet que, très tôt, j'aimais à jouer un personnage, à crier, à pleurer, dans le seul but d'attirer l'attention des *grands*, qui, soit dit en passant, étaient rarement indulgents face à ce genre d'épanchements. Je m'imaginai que tout bonheur devait *normalement* - c'est-à-dire qu'il s'agissait là d'une norme, à laquelle personne ne pouvait échapper s'il voulait vivre véritablement heureux par la suite – que tout bonheur donc, devait obligatoirement être précédé d'un malheur, ou tout au moins d'obstacles particulièrement durs à franchir, afin d'être, par contraste, un bonheur réellement mérité. Cette idée venait probablement, en plus des livres d'un romantisme mièvre qui étaient offerts à la petite fille que j'étais et des histoires de chevalier que j'affectionnais bien plus, d'un diptyque appartenant à ma mère, qui était, et est encore, posé sur la commode à l'entrée de l'appartement de mes parents. Il s'agissait de deux photographies datant du début du XXe siècle, la première représentant le

visage d'une jeune femme très belle, brune et de toute évidence menue, d'environ seize ans, et la seconde un homme ayant au moins dix ans de plus ; les deux photos se faisaient face, et semblaient, dans mon imagination, se lancer timidement de tendres regards. Ces deux personnages, bien plus que les couples mythiques tels Guenièvre et Lancelot ou Tristan et Iseult, devinrent pour moi l'incarnation même du bonheur amoureux. J'appris très vite qu'il s'agissait là en réalité de portraits de mes grands-parents maternels, que je connaissais très peu étant donné qu'ils vivaient sur un autre continent et étaient déjà très âgés, portraits que mon grand-père avait offerts à sa très jeune fiancée plus de septante ans auparavant ; ma mère me raconta par la suite leur histoire, qui, si je m'en souviens bien, se composait d'un beau-père cruel, d'une rencontre romantique dans la campagne brésilienne, et se concluait par un enlèvement permettant le mariage tant désiré. Le caractère dramatique de cette histoire, digne des contes les plus célèbres et plus que capable de satisfaire mon imagination débordante, s'accrut de par son côté indéniablement *véridique*, et devint pour moi un modèle à suivre. Je ne peux encore aujourd'hui commencer une histoire amoureuse sans qu'elle ne paraisse à mes yeux posséder le potentiel dramatique suffisant à remplir ces critères. Je commençai à penser, et il m'arrive de le croire encore, que mon destin ne pouvait que ressembler à celui de ma grand-mère, à laquelle je m'identifiais, cherchant à trouver toutes les ressemblances physiques possibles entre nous, et que je devrais nécessairement vivre de grands malheurs avant de pouvoir mériter un quelconque bonheur.

La distance – temporelle et spatiale - me séparant de ce couple en faisait dans mon imagination des êtres mythiques, légendaires, irréels. Il en était de même pour moi de toutes les choses ayant un lien avec le monde adulte, la réalité se trouvant projetée dans mon esprit à une distance équivalente à celle séparant les deux continents dont je suis originaire.

Il y avait chez ma grand-mère, celle mentionnée plus tôt, et chez laquelle je passai nombre d'après-midis de mon enfance, un masque accroché sur le mur du corridor, et qui m'inspira longtemps une terreur effroyable, masque en vieux bois gris-brun, représentant un visage dont la bouche était tordue d'une insoutenable grimace. Ce dernier était orné de dents plantées de travers, et coiffé de mèches brunâtres tombant de chaque côté des "tempes". Un jour que je questionnai ma grand-mère à ce sujet, elle me répondit, amusée, que c'étaient de vraies dents et de vrais cheveux, et que ce masque très vieux devait conjurer le mauvais sort. Je m'imaginai avoir devant les yeux le visage d'une très vieille femme, quelque peu sorcière durant sa vie, et ayant vécu des siècles auparavant dans un pays lointain. Ce masque devint pour moi la représentation de la vieillesse, notion qui restait abstraite à mes yeux d'enfant, étant dans la candeur de mes jeunes années absolument incapable d'imaginer qu'un de mes proches puisse vieillir et donc devenir semblable à cette femme. De plus, j'étais persuadée qu'il avait pour origine un pays lointain, et qu'il avait été ramené par mon père ou mon oncle lors de l'un des voyages dont les récits avaient bercé mon enfance, ce qui ne manqua pas de conférer à ce masque mortuaire une dimension de mystère non négligeable, et eut pour effet de créer dans mon esprit une certaine distance face à la vieillesse et à la mort, qui restaient de par tout cela totalement irréelles. Ainsi, j'associai la mort à un voyage de longue durée vers un pays lointain et dont le retour restait indéterminé. Aujourd'hui encore, il me semble qu'il ne s'agit que d'une absence *provisoire*, à laquelle on finit un jour ou l'autre par s'habituer.

Un autre objet, dont cette fois je suis certaine qu'il fut ramené par mon père d'une ville orientale, Téhéran peut-être, ou alors Istanbul, j'avoue ne pas le savoir précisément, me fascina pendant de nombreuses années. Il s'agissait d'un vase en verre d'environ quarante centimètres, dont certaines parties étaient entourées de bracelets de métal,

lesquels étaient ciselés d'étonnantes arabesques. A la hauteur du goulot partaient deux tuyaux flexibles et recouverts d'un tissu d'un noir très sombre, autour duquel étaient enroulés des fils dorés. Ils se terminaient par deux embouchures creuses à travers lesquelles j'aspirais parfois en cachette, sûre de briser là un interdit et riant discrètement de ma malice. Je m'imaginai charmeuse de serpents dans une ruelle poussiéreuse et desséchée, ou encore prêtresse d'une religion très ancienne, tenant entre ses mains un objet précieux, dont la brillante beauté conférait automatiquement à mes yeux de petite fille de onze ans une valeur de sacré. La peur que je développai très rapidement à l'égard des serpents me fit également très vite envisager la seconde solution. Mes journées devinrent remplies d'une foule d'obligations et de rituels très précis que je m'imposai strictement : je ne devais jamais marcher sur la ligne séparant deux dalles, ou encore sur les ombres ; surtout, je ne pouvais manquer d'oublier de réciter chaque soir devant l'objet en question une prière, laquelle était dite dans une langue connue de moi seule, que je me voyais obligée, incapable que j'étais de la mémoriser, de réinventer à chaque fois. Grande fut ma déception lorsque j'appris, bien plus tard, qu'il s'agissait là d'un *narghilé*, que mon père avait effectivement acheté lors d'un lointain voyage, et que son utilisation n'était de loin pas celle que j'imaginai. Cette phase de fétichisme qui me *prit* littéralement à cette époque, peut probablement être considérée comme le début de la fin, j'entends par là que suivit peu après une période de très grande attirance pour tout ce qui relevait, ou tout du moins paraissait relever, du mysticisme, période qui marque, il me semble, la fin de mon enfance.